
Stefanie AVERBECK-LIETZ, *Soziologie der Kommunikation. Die Mediatisierung der Gesellschaft und die Theoriebildung der Klassiker*

Berlin, Walter de Gruyter, 2015, 284 pages

Manuel Wendelin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10952>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10952

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 457-459

ISBN : 978-2-8143-0313-3

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Manuel Wendelin, « Stefanie AVERBECK-LIETZ, *Soziologie der Kommunikation. Die Mediatisierung der Gesellschaft und die Theoriebildung der Klassiker* », *Questions de communication* [En ligne], 30 | 2016, mis en ligne le 13 mars 2017, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10952> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10952>

Tous droits réservés

domaine de l'analyse du discours (voir sur ce point Nikolaus Lehner, « Vom Lügen der Dinge. Semiotik dinglicher Täuschung », *Trajectoires* 9, 2015. En ligne : <http://trajectoires.revues.org/1629>). En revanche, on ne se méprendra pas sur les quelques échappées d'Harald Weinrich sur le rapport à la langue, entre autres quand il rappelle que c'est la langue française qu'emploie William Shakespeare dans *Henri V* (V, 2), et que fustige l'Aurélié du *Wilhelm Meister* de Johann Wolfgang von Goethe, dès lors qu'il s'agit de mensonge : aucunement idéologiques, ces clins d'œil émanent d'un linguiste qui affectionne tout particulièrement le français, et qui n'hésite pas à rendre avec bienveillance la monnaie de sa pièce à la langue d'un Charles Nodier qui fut si injustement ironique vis-à-vis d'Adelbert von Chamisso. On lira avec un égal intérêt la « postface » (pp. 61-66), véritable morceau d'anthologie, l'un des rares écrits relatant à quel point l'essai est aussi, précisément, une tentative, en l'occurrence ici de « défendre la jeune linguistique du texte » (p. 62). Harald Weinrich admet avoir « tout à fait congédié [depuis] le concept de phrase, fixé sur l'alternative *oui / non*, pour sa désespérante lourdeur » (p. 63), et s'en veut même de ne pas avoir eu l'« audace » de s'y être employé dès 1964. Depuis en effet, à propos de la dissimulation en particulier, la question de « l'oubli mensonger », notamment celui des témoins de la Shoah, s'est révélée tout aussi cruciale. On notera en passant que l'auteur y est revenu dans un essai consacré à cette question (*Lethe. Kunst und Kritik des Vergessens*, München, C. H. Beck, 1997 [Léthé, Art et critique de l'oubli, trad. de l'allemand par Diane Meur, Paris, Fayard, 1999]). À tous ces égards, la *Linguistique du mensonge* mérite indéniablement le détour.

Frédéric Torterat

Lirdef, université Paul-Valéry Montpellier 3, F-34199
frederic.torterat@umontpellier.fr

Médias, information

Stefanie AVERBECK-LIETZ, *Soziologie der Kommunikation. Die Mediatisierung der Gesellschaft und die Theoriebildung der Klassiker*

Berlin/Boston, Walter de Gruyter, 2015, 284 pages

La citation de Thomas Luckmann constitue une excellente entrée en matière du propos de cet ouvrage : « Que nous abordions la notion de communication au sens large ou étroit du terme, elle n'en reste pas moins sociale » (p. 1). À l'aide des textes de référence allemands en sociologie, Stefanie Averbek-Lietz entend définir les « modes de pensée » (en allemand : *Denkmotive*, p. 7) de la

sociologie de la communication. Elle traite la notion de communication au sens large du terme et ne la limite pas à la communication publique, comme ce fut longtemps le cas en Allemagne. D'abord, ce n'est qu'avec les changements intervenus dans les processus de communication *via* la numérisation que cette discipline a commencé à s'ouvrir. Dans le livre, d'autres modes de communication humaine sont également présentés, tels que par exemple de simples conversations entre personnes. Y sont étudiés et mis en parallèle les raisonnements fondés sur la théorie de l'action de Max Weber; Ferdinand Tönnies, Ernest Manheim, Jürgen Habermas ou encore Thomas Luckmann. Le livre a pour objectif de présenter les origines et piliers théorétiques du concept de médiatisation issus des textes classiques et d'en débattre. La « médiatisation » est définie en référence à Friedrich Krotz et Knut Lundby comme « l'interaction et l'influence réciproque du changement sociétal et médiatique par la communication (techniquement) médiatisée » (p. 232).

Dans les sciences de la communication germanophones, la « médiatisation » est une notion dont l'utilisation fait l'objet de controverses. D'ailleurs, la notion en elle-même est vivement débattue. Si, par exemple, Stefanie Averbek-Lietz, Gerd Vowe (« Mediatisierung der Politik? Ein theoretischer Ansatz auf dem Prüfstand », *Publizistik* 51, pp. 437-455, 2006), Andreas Hepp et Friedrich Krotz (*Mediatized Worlds: Culture and society in a media age*, Londres, Palgrave Macmillan, 2014) parlent de « médiatisation » dans leurs écrits allemands, Patrick Donges (*Medialisierung politischer Organisationen. Parteien in der Mediengesellschaft*, Wiesbaden, vs, 2008), Carsten Reinemann (« Medialisierung ohne Ende? Zum Stand der Debatte um Medieneinflüsse auf die Politik », *Zeitschrift für Politik* 3, pp. 278-293, 2010) et Michael Meyen (« Aufmerksamkeit, Aufmerksamkeit, Aufmerksamkeit. Eine qualitative Inhaltsanalyse zur Handlungslogik der Massenmedien », *Publizistik* 60, pp. 21-39, 2015) privilégient quant à eux le terme de « médialisation ». Généralement, le terme « médialisation » désigne les processus d'adaptation de différents sous-systèmes sociétaux (par exemple dans les domaines de la politique, du sport, et des sciences) aux changements de la logique des médias de masse. La « médiatisation » ne se limite quant à elle pas à la communication publique. Ses effets supposés sont beaucoup plus divers et incluent toutes les formes de changement social accompagnant la communication sociétale. Stefanie Averbek-Lietz délivre des indices de cette conception de « médiatisation » dans les textes classiques. Comme l'indique le titre, il n'est pas uniquement question de la médiatisation mais

également de phénomènes de communication divers et variés ainsi que du processus de communication sociale dans son ensemble. Il est question de la manière dont les textes de référence des sciences sociales décrivent la communication dans le contexte du changement médiatique et dans quelle mesure cette description peut s'avérer pertinente pour comprendre le changement médiatique actuel (p. 1). L'auteure s'emploie à apporter une contribution systématique à une théorie de la communication sociétale à l'aide de l'histoire de la théorie.

Au départ, le livre est structuré comme une « visite dans un magasin avec ses vitrines », où chaque auteur de référence occupe sa propre « vitrine » et est traité dans un chapitre dédié. Ainsi, toute partie commence par une introduction plus générale et très documentée, suivie d'une partie sur le raisonnement de l'auteur de référence correspondant, et enfin d'une partie sur son application à des problématiques des sciences de la communication. La visite est ponctuée par plusieurs références croisées entre différents textes de référence. La manière dont les raisonnements se complètent de classiques en classiques est étudiée en profondeur; ce qui permet de visualiser le « mode de pensée » et le rend accessible au lecteur. Outre l'approche particulièrement méticuleuse et consciencieuse, ce sont l'exceptionnelle profondeur et exhaustivité des discussions théoriques qui frappent le plus le lecteur. Ainsi ceux qui sont prêts à s'intéresser plus en détails aux idées portant sur la sociologie de la communication en Allemagne auraient-ils tout intérêt à se pencher sur cet ouvrage. Et sans doute pas seulement parce que les alternatives à ce livre se faisaient rares jusqu'à aujourd'hui. En effet, les sciences de la communication germanophones sont fortement influencées par l'orientation psychologique américaine dans les domaines de la recherche et de l'enseignement. Le livre de Stefanie Averbeck-Lietz n'en est que plus pertinent.

Les textes s'accompagnent de graphiques donnant une excellente vue d'ensemble. Pourtant, le livre ne peut être lu en diagonale et le sujet ne peut être survolé. En effet, pour certains textes de référence, Stefanie Averbeck-Lietz se penche en détail sur les fondements sociologiques d'ordre plus général avant d'aborder le thème central que constitue la communication. À cela s'ajoute l'utilisation relativement fréquente de citations directes assez longues et de notes de bas de page exhaustives. La démarche consistant à accorder à tous les auteurs de référence la même place au sein du livre est certes assez plaisante et systématique, mais il pourrait s'avérer pertinent de traiter par exemple Max Weber plus rapidement, et Jürgen Habermas plus longuement.

Pour Max Weber, il est stipulé à maintes reprises que ses idées sur la société de la communication sont certes abordées mais pas examinées en détails dans les textes analysés. C'est certainement la raison pour laquelle l'auteure se penche longuement sur le célèbre concept d'action sociale de Max Weber et sa proposition d'enquête sur la presse. C'est avec cette proposition que Max Weber a développé pour la première fois, en 1910, en Allemagne, un vaste programme de recherche concernant la structure de la presse. Dans le chapitre sur Jürgen Habermas, le concept de l'action communicative et l'éthique de la discussion occupent une place centrale. Ses idées sur le changement de l'espace public, débattues de manière exhaustive en Allemagne et à l'international, auraient gagné, quant à elles, à être plus amplement développées.

Les associations d'idées inhérentes à Ferdinand Tönnies sont au cœur du chapitre qui lui est dédié, et qui se concentre essentiellement autour du continuum de la communauté et de la société qui, pour Stefanie Averbeck-Lietz, constitue les prémices de la dichotomie de Jürgen Habermas entre monde existentiel et système. En ce qui concerne la communication publique, c'est le passage sur l'espace et l'opinion publics qui est le plus intéressant. La distinction que fait Ferdinand Tönnies entre les différentes formes physiques de l'opinion publique y est notamment abordée, et celle entre « l'Opinion publique » (avec majuscule) et « l'opinion publique » y est débattue. Stefanie Averbeck-Lietz y désigne Ernest Manheim comme disciple de Ferdinand Tönnies et, de manière très convaincante, comme précurseur de Jürgen Habermas. La partie sur la dépendance mutuelle entre changement communicatif et sociétal expose les liens les plus évidents avec le concept de médiatisation défendu dans le livre. En outre, l'analyse de la différenciation d'Ernest Manheim d'un type d'espace public pluriel, qualitatif et transcendantal s'avère très intéressante et pertinente pour la recherche comparative synchrone et diachronique à ce sujet. Dès lors, il paraît logique que les idées de Thomas Luckmann sur la construction sociale de la réalité et la construction communicative de la réalité sociale soient très développées dans le chapitre qui lui est consacré. La forte influence d'Alfred Schütz, professeur de Thomas Luckmann, et de la phénoménologie d'Edmund Husserl y est évidente.

Dans le dernier chapitre du livre, Stefanie Averbeck-Lietz revient sur la notion de « médiatisation » et les débats à ce sujet. La médiatisation y est décrite comme un métaprocessus, en interaction avec d'autres métaprocessus sociétaux, tels que l'industrialisation, l'urbanisation ou encore l'économisation. Le contexte social et plus particulièrement médial, qui a vu naître

les textes classiques analysés et qui s'avère primordial du point de vue de la sociologie de la connaissance pour comprendre la construction théorique venant du passé, y est longuement évoqué.

L'un des grands mérites de ce livre est de présenter, en particulier avec Ernest Manheim et Thomas Luckmann, des textes de référence dont les concepts de sociologie de la communication n'avaient reçu jusqu'ici que peu d'attention, en tout cas dans le monde germanophone. Le lien établi entre l'histoire de la théorie et les problématiques actuelles de la théorisation des sciences de la communication est lui aussi passionnant. Par exemple, l'auteure évoque le potentiel de Max Weber en termes de recherche d'utilisation des médias. En ce qui concerne Ferdinand Tönnies, il est question de la théorie et de l'empirisme de l'espace public et de l'opinion publique, tandis qu'Ernest Manheim est abordé dans le cadre de l'analyse de l'espace public à la fin de la RDA. L'éthique de la discussion de Jürgen Habermas sert de toile de fond aux problématiques éthiques de la communication en ligne, et les fondements d'une recherche morale socioconstructiviste découlent des travaux de Thomas Luckmann. Stefanie Auerbeck-Lietz aborde ici un domaine dans lequel les sciences de la communication germanophones n'avaient développé jusqu'à aujourd'hui quasiment aucune activité de recherche.

Ce livre n'a pas pour ambition de se substituer à un livre d'initiation ni à un manuel mais peut s'adresser aux étudiants en licence ou master, ainsi qu'aux enseignants en sciences de la communication et sociologie – également aux étudiants de cette matière, mais plutôt aux plus ambitieux d'entre eux, qui gagneraient en tous les cas à le lire pour découvrir, comprendre et apprendre à utiliser d'autres offres théoriques et en particulier sociologiques, en plus des concepts psychologiques dominant le milieu germanophone.

Manuel Wendelin

Ludwig-Maximilians-Universität München, D-80538
manuel.wendelin@fkw.lmu.de

Marie-France BLANQUET, *Documentalistes. Leur histoire de 1900 à 2000*

Poitiers, Canopé Éd., coll. Maîtriser, 2014, 190 pages

Dès l'introduction de cet ouvrage paru en 2014 et qui propose un état des lieux rigoureux et informé mais aussi engagé sur le métier de documentaliste, ses concepts clés et son histoire, Marie-France Blanquet assume un certain nombre de choix qui ont prévalu pendant sa rédaction. Ainsi évoque-t-elle la « tentation chronologique » (p. 20)

qui l'a conduite à proposer une partie – la seconde – qui en passe par une véritable histoire du métier, de sa progressive émergence et de sa professionnalisation, histoire qui est organisée en périodes et court donc de 1900 à 2000. Quand il s'agit – dans la première partie – d'aborder les concepts fondamentaux, le parti-pris est cette fois de se concentrer sur le mot « document » et ses dérivés, et, comme « l'histoire est dans les mots » (*ibid.*), de fonder la réflexion sur des éléments d'histoire du mot et du concept. L'auteure va jusqu'à accepter, avec le plan adopté, le risque des redites, ce qui pourtant ne se vérifie pas à la lecture du livre.

La première partie est donc consacrée aux concepts clés qui sont, pour Marie-France Blanquet, « document », « documentation », « documentologie », « documentaliste » et « professeur-documentaliste ». Pour chaque concept le plan adopté est sensiblement identique : après une histoire du mot et du concept, un ou plusieurs mots voisins ou dérivés sont présentés ; s'appuyant sur des éléments statistiques qui lui sont fournis par un outil de Google, Ngram Viewer, l'auteure aborde aussi systématiquement la fortune du mot et l'évolution historique de ses usages dans la littérature.

Le socle terminologique est évidemment constitué par le concept de « document », que Marie-France Blanquet examine en détail, s'intéressant particulièrement à son étymologie (latin *docere*), à l'évolution de ses usages et acceptions au fil du temps et selon les champs disciplinaires, ainsi qu'aux figures tutélaires de Paul Otlet et Suzanne Briet qui ont largement contribué à sa formalisation et sa (relative) stabilisation. Le terme dérivé traité dans ce chapitre (pp. 39-51) est « documentation » et il permet à Marie-France Blanquet, qui procède volontiers par définitions différentielles et profite d'une entrée pour préciser un point voire prendre position, de situer là aussi le rôle de Paul Otlet dans l'émergence du terme et d'aborder des questions liées à la chaîne documentaire, aux classifications décimales ou même aux relations entre information et documentation.

Le terme « documentologie » et son histoire contrastée permettent à l'auteure de s'attarder sur la bibliologie, chère à Paul Otlet, mais surtout de se situer dans les débats qui ont pu avoir lieu autour de la délimitation des sciences de l'information et de la communication (*sic*), pour aboutir à un questionnement sur l'existence et la pertinence d'une science du document ou d'une science des bibliothèques.

L'entrée « documentaliste : construction d'un métier » (pp. 67-81) est consacrée, après qu'a été vue la manière dont le mot et le métier se sont constitués, à un tour